

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 53

Artikel: Lo Panama
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193324>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tonnoirs de Bon-Port. Aujourd'hui la science ne se contente pas de simples hypothèses ; elle veut aller au fond des choses ; elle n'admet que ce qui lui est positivement démontré. Aussi deux professeurs de Lausanne, MM. D. et G. ayant appris que les entonnoirs de Bon-Port venaient d'être curés, ont voulu en avoir le cœur net. Ils ont versé dans l'un de ces canaux souterrains un fût d'aniline, espérant qu'à la source de l'Orbe l'eau conserverait une teinte violacée.

Il faisait beau les voir, avec de grands tuyaux de verre d'environ deux mètres, examiner à la lumière le liquide qu'ils avaient recueilli. Longtemps ils observèrent et finirent par se convaincre, qu'après comme avant l'expérience, l'eau était parfaitement transparente. Décidément l'aniline avait passé au bleu, c'est-à-dire disparu.

Nos deux savants rentrèrent à Vallorbe, fort désappointés. En vain, M. Chau montet leur offrit les meilleurs crûs de sa cave, la tristesse scientifique persistait chez eux. Ils montèrent en chemin de fer, le cœur tourmenté par les perplexités les plus navrantes et les doutes les plus cruels. Arrivés à Lausanne, ils furent un peu réconfortés par un ami, M. le professeur F. A. F., qui leur conseilla, puisque l'anilin n'avait pas réussi, d'essayer un autre procédé.

« Il est des substances, leur dit-il, dont le goût est si persistant, qu'on peut aisément le reconnaître, fussent-elles dix ou vingt mille fois saturées d'eau. J'y réfléchirai et vous donnerai mon avis sous peu. »

Forts de cette assurance, nos deux docteurs rentrèrent dans leurs familles, attendant patiemment la décision suprême de M. F. A. F. Elle ne tarda pas trop ; deux jours après, M. F. A. F. vint les trouver : « Je crois commença-t-il, que j'ai votre affaire. »

— Voyons, ne nous laissez pas languir.

— De toutes les substances auxquelles j'ai songé, celle dont la saveur est la plus tenace, c'est évidemment le vin de Morges. Je reconnaîtrai un petit verre de ce liquide, fût-il mêlé à cent mille litres d'eau. Du reste, j'irai moi-même avec vous faire cet essai.

MM. D. et G. le remercièrent, M. F. A. F. se chargea de choisir le vin, et ils partirent ensemble emmenant un tonneau de cent litres qu'ils dégustèrent à Bon-Port, avant de le précipiter dans les flots. Puis ils se hâtèrent de se rendre à la source de l'Orbe ; chacun d'eux tenait une cuillère et, de minute en minute, ils savouraient cette eau glacée. Longtemps ils gardèrent le silence ; enfin M. G. le rompt.

— Il me semble, dit-il, que ce liquide produit sur le palais une impression qui

n'est pas sans analogie avec celle que j'ai éprouvée à Bon-Port.

Ils étaient là depuis deux heures environ, lorsque M. D. aperçut le goulot d'une bouteille à l'ouverture du rocher. Il le saisit promptement, et sa surprise fut grande lorsqu'il retira une bouteille du meilleur Yvorne, marquée Bippert et Morerod.

Ses deux collègues étaient en proie à une stupéfaction bien compréhensible, qui s'accrut encore quand, après la première bouteille, une seconde fiole montra son nez. Bref, ils en retirèrent, l'une après l'autre, cent vingt-cinq, exactement le contenu du tonneau de Morges.

— Voilà mon vin, j'en suis sûr, s'écria M. F. A. F. ; d'ailleurs nous allons le goûter. Il sortit de sa poche son tire-bouchon, emplit de vin d'Yvorne un verre de cuir qu'il portait toujours sur lui, et dit après l'avoir vidé presque en entier.

— Oui, c'est mon parchet, je le reconnaissais parfaitement. Ses deux collègues, lorsqu'ils eurent pratiqué la dégustation, ne furent pas absolument de son avis. Mais M. F. A. F. ne voulut pas en démodore.

— Maintenant la question est tranchée, proclama-t-il à haute voix ; le lac Brenet se déverse dans l'Orbe par les entonnoirs.

— Mais qui, diantre, a mis en bouteille votre vin de Morges, répliqua M. D.

— Voyez, cher collègue, la science a des mystères que nous ne connaissons pas encore. Quand j'aurai médité à loisir, je trouverai le mot de l'éénigme ; ce sera pour la prochaine séance de la Société des sciences naturelles.

Nous aussi, simple particulier, nous avons notre opinion que peut-être un jour nous révélerons. Cependant, à tout seigneur tout honneur ; pour le moment, nous cédons le pas à M. F. A. F. et à la Société des sciences naturelles.

J. B.

P.-S. Nous apprenons que, pour s'établir complètement, M. F. A. F. a l'intention de recommencer l'expérience en sens inverse. Il jettera à l'eau, à Bon-Port, cent-vingt-cinq bouteilles d'Yvorne ; peut-être, à la source de l'Orbe, retrouvera-t-il son tonneau de Morges. Un crédit est demandé à l'Etat dans ce sens.

La fontaine de Montbenon.

Air de l'*Escalade*.

C'était à l'heure de la nuit (bis)

L'an mil huit cent quatre-vingt-huit (bis)

Qu'on vit sur Montbenon,

La place de renom

Surgir une fontaine,

Lausannois ! Lausannois !

Surgir une fontaine

Lausannois, ha ! ha !

Si le style en est peu clair, (bis)

La chèvre droit s'élève en l'air, (bis)

Au lieu de chapiteau
Un affreux artichaut
Couronne la fontaine,
Lausannois ! Lausannois !
Couronne la fontaine,
Lausannois, ha ! ha !

A Saint-François tournant le dos, (bis)

A tous les juges fédéraux (bis)

Elle offre abondamment
Son liquide élément;
Oh ! la lourde fontaine,
Lausannois ! Lausannois !
Oh ! la lourde fontaine,
Lausannois, ha ! ha !

L'étranger qui viendra chez nous (bis)

Dira : « Pourquoi la cachez-vous ? (bis)

Derrière ce rideau,
On entend bien de l'eau ;
Mais où est la fontaine ? »
Lausannois ! Lausannois !
Mais où est la fontaine ?
Lausannois, ha ! ha !

L'autre jour quatre Genevois, (bis)

Mâlins, bavards, mais peu courtois, (bis)

Arrivaient lentement
Auprès du *monument*:
Oh ! dam ! quelle fontaine !
Lausannois ! Lausannois !
Oh ! dam ! quelle fontaine !
Lausannois, ha ! ha !

« J'y vois, dit l'un, d'un ton brutal, (bis)

L'image du municipal : (bis)

Pieds gros, assurément,
Et ventre à l'avenant ;
Mais la cervelle manque ! »
Lausannois ! Lausannois !
Mais la cervelle manque !
Lausannois, ha ! ha !

Le second dit : « Ce n'est pas ça ; (bis)

Si la fontaine finit là, (bis)

C'est que chez le boursier,
(Nous dirions trésorier),
Il n'y avait plus de *braise* !
Lausannois ! Lausannois !
Il n'y avait plus de braise !
Lausannois, ha ! ha !

Le troisième avait l'air pensif (bis)

— Des quat' c'était le plus chétif — (bis)

Levant au ciel la main,

Il s'écria soudain :

« C'est un calorifère ! »

Lausannois ! Lausannois !

G'est un calorifère !

Lausannois, ha ! ha !

Le quatrième était muet, (bis)

Mais son regard mâlin disait : (bis)

Si je pouvais parler,

Si je pouvais gloser,

J'en dirais de plus fortes,

Lausannois ! Lausannois !

J'en dirais de plus fortes,

Lausannois, ha ! ha !

M. D.

Lo Panama.

— Dis vâi, Abran, tê que te liai lè papâi, qu'est-te cein que cé Panama, qu'on ein parlè tant ; kâ po tê derè la vretâ, diabe lo pas que lâi compeigno gotta ? Cein est-te onco on espèce dè generat Bolondzi, vu que cein baillé tant dè grabudzo pè Paris ?

— Eh bin, na, Sami, n'est pas on hommo ; mà tè vé derè : As-tou z'ao z'u étà pè Dailliens ?

— Pè Dailliens ! cein n'est-te pas dâo coté dè la bifurcachon ?

— Justameint. Eh bin, quand on lâi va et qu'on décheind avau l'Iserablio, po allâ vai la Venodze, on dâi passâ su on rio qu'on lâi dit lo *Canâ*, iô on allâvè ài tsambérots lè z'autro iadzo. Cé Canâ a z'ao z'u étâ crosâ, dein lo teimps, po qu'on pouéssè veni ein liquiettès du lo lé d'Yverdon tant qu'à cé dè Mordze ; et clliâo liquiettès, que reimpliacivont lè tsai d'andzau, fasont lo serviço dè treins dè martchandi du la Comtâ et mémameint du pe liein tant qu'à Dzenèva.

— T'einlevâi-te pas ! mà m'einlevine se ne mè rassovigno pas d'ein avâi oïu parlâ à mon père-grand !

— Eh bin, lâi a pè l'Amérique on veladzo qu'on lâi dit Panama, qu'est ào bord de 'na granta golhie, que l'est l'Océan, que cein est su la jografie à noutra bouéba, que l'est don coumeint quoui derâi Mordze, et pi lâi a on autre golhie qu'on lâi dit lo gofe dâo Mesquique, que crayo, que l'est coumeint quoui derâi lo lé d'Yverdon, et l'ont volliu crosâ on *bîé*, coumeint cé dâo mécanique, mà pe lardzo et pe prévond, po que lè naviots pouéssont passâ de 'na golhie à l'autra, sein avâi fauta d'allâ bailli on pecheint contor tant qu'ao ffn bas dè la mappe-monda, que lâo faut dâi senannès et dâi senannès. Eh bin, l'est cé grand terreau que volliont crosâ qu'on lâi dit lo Panamâ.

— Ah ! ah ! Adon porquiè cein baillè-te tant dè grabudze ?

— Eh bin, po cein que c'est on ovradzo que lâo faut dè la mounia, kâ po crosâ cllia regola faut passâ dâi montagnès que n'ont pas dâi z'eincotsè coumeint lo Mormont, pè Eintrérrotse, et ma fâi cein cotè. L'ont don fé onna compagni coumeint cllia dâo tsemin dè fai, que t'és dza espliquâ cein que l'est, adon dè la fujon, et l'ont prâi po conduirè lo travau on Français qu'avâi dza z'u ein tâts on mémo ovradzo pè vai la mer Rodze, iô Pharaon s'étai z'ao z'u niyi avoué dou bataillons, dâo teimps dâo catsimo.

Cllia compagni, que l'étai ti dâi Français et dâi jui, ont fé mettrè su lè papâi que y'avâi gros à gâgni po clliâo que preindriont dâi z'aqhons, mà coumeint cein ne granâvè pas, l'ont décidâ, po ap-pédzenâ lè dzeins, dè férè coumeint à Fribor, dè teri ào sooo dâi primès, qu'on pâo quie gâgni onna troupa dè millè francs sein sè remoâ ; mà po cein, faillai la permechon dâo gouvernèmeint dè Paris. D'à premi, lè grands conseillers ne sè tsaillessont pas dè bailli cllia permechon, kâ sè peinsâvont que c'étai 'na folerà et que jamé dè la viâ la compagni s'ein porrâi teri à l'honneu, et que faillai pas eindieusa lo pourro petit mondo.

Adon, qu'ont fé clliâo dè la compagio ? L'ont coumeinci pè eingraissi la patta ài papâi po que diéssont que clliâo z'aqhons étiont dè l'oo ein barra, et sont z'u à catson tsi on part dè conseillers po lâo promettrè onna bouna-man se vôtâvont po bailli la permechon dè férè dâi primès, et clliâo bounès-mans n'étiont pas dè la moqua dè tsat ; c'étai dâi veingt millè, dâi quaranta millè, dâi ceint millè et mémameint dâi trâi ceint millè francs, et bin mé onco ; enfin dâi bounès-mans qu'on arâi pu atsetâ et pâyi compteint tota la coumouna dè Mâoraz, avoué l'église, l'écoula et la fretéri.

Ma fâi, lè conseillers sè sont de : « Tant pis ! faut profitâ ! On part dè millè francs sont bons à preindrè ! » Et la loi, po bailli la permechon, a étâ vôtâi.

Quand lè dzeins ont vu que lo gouvernèmeint s'ein mécliâvè, sè sont de : « Boun'afférè », et sè sont décidâ à preindrè dâi z'aqhons po tâtsi dè férè fortena, et l'ardzeint est arrevâ à plieina goletta, kâ saillessont lâo z'ardzeint dè la tiêce d'espargne, po hazardâ d'avâi lo gros lot. Et lè lulus que manigancivont et que miquemaquâvont lè z'affrèrs sè frottâvont lè mans ein sè deseint : « Va bin ! » Adon l'ont bailli lè bounès-mans que l'aviont promet, sè sont met dè coté à tsacon on magot et sè sont fottu dâo resto ; l'ont bin coudi férè état dè férè avanci l'ovradzo, mà c'étai dè la frinma et la compagni a fé lo betetiu.

Adon lo grabudzo a coumeinci. Lè dzeins sè sont met à bordenâ, à ronnâ, à ruilâ et à teimpâtâ contrè lè z'eindieuâjâo que lè z'aviont robâ coumeint dein on bou. Dâi conseillers ont étâ aq-chenâ ein plieinna tenâbla dâo grand conset, que lâi diont lo parlement, d'avâi reçu dè l'ardzeint po avâi reduit dâi pourrè dzeins à la misère. S'est mémo trovâ dâi menistrès, pas dâi prédicârès, mà dè clliâo que sont per le coumeint lè conseillers d'état per tsi no, qu'ont assebin reçu dâi tringuettès, et on fâ paraitrè tot cé mondo devant la justice, qu'on ne sâ pas onco cein que cein vào bailli. Mâ dein ti lè cas clliâo gaillâ sont démonétisâ, et l'est bin lâo dan. Vaut mi ètre pourro et brâvo que dè volliâi veni retso trâo vito et dè s'ourè derè : « Coquien. »

Mâ cein que fâ lo mé dè grabudzo, c'est que sont lè onna masse dè partis, mémo permî lè républicârês, que sè câïont et que s'ein volliont à la corda, et profitont dè clliâo z'affrèrs dâo Panamâ po sè délavâ, sè dénonci, et s'ein derè pi què peindrè, et tandi cé teimps les royalistes et autre lulus que sè peinsont que la républiqua va rebedoulâ, sè redzoïont, s'amusont que dâi sorciers dè tot cé bize-bille et sè font pas fauta d'attus i lo fû. Faut bin derè assebin que

cllia républiqua française n'est pas onco cein que le déveträi être. Cé ardzeint, que nion ne sâ, et que lo gouvernèmeint dépeinsè po lè vôtèrs, cein n'est pas proupro, et se clliâo que lo brâssont n'ont pas lè mans nettès, faut pas étrè ébâyi s'on lo lâo reproudzé. Na, tot cein ne fâ rein dè bin à cllia pourro républiqua, kâ l'est clliâo que la dévetriont défeindrè et soteni que lâi font lo mède mau. Pè bounheu que lâi a quie Carnot que n'est pas on bracaillon, et Ribot que n'est pas on rabot et que minè crâmeint l'affrè ; kâ l'est leu, avoué lè vretablio patriotes que vont sauvâ la France et la sailli dâo roussin iô le s'est einreimbliâie.

LA MAISON DES TRILLETTES

— Là-bas, vous voyez... dit la petite.

— Oui, répondit-il, je vois une vieille femme qui marche péniblement. Eh bien ?

— Eh bien, c'est la Micheline, vous savez !

— La Micheline ! répéta le jeune homme, ça ne m'apprend rien, ma fille, car c'est la première fois que j'entends ce nom.

Elle s'approcha de lui et le força à se pencher un peu.

— C'est elle qui jette des sorts au pauvre monde, continua-t-elle tout bas, avec des marques d'effroi.

— Ah baste !

— Et vous le sauriez déjà, maître Abelin, si vous n'étiez sinouveauau pays. D'ailleurs, votre père vous racontera ça bien mieux que moi, il la connaît, lui, la vieille sorcière ! La preuve, c'est qu'il clôt sa maison des portes et des fenêtres lorsqu'il la sait au village, car il en a peur et ça se comprend, elle est si méchante !

Il haussa les épaules et lui demanda toujours souriant :

— Et toi, Rose, est-ce que tu en as peur aussi ?

— Oh oui ! fit-elle, je ne vais jamais conduire les bêtes devant sa maison encore que le pacage de votre père qui y est quasi attenant ait le meilleur fourrage. Rien que de l'apercevoir ça me donne le frisson...

— Elle t'a donc fait du mal, la pauvre vieille ?

— Non, mais ça pourrait venir, puisqu'elle est sorcière !

— Tu n'es qu'une enfant, reprit-il, et tu crois ce que tu entends dire, il ne saurait en être autrement ; mais on a tort d'accuser cette bonne femme. Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de jeteurs de sorts. Il n'y a que des ignorants et de méchantes gens ; je t'expliquerai ça un jour que j'aurai le temps.

Et comme elle restait là, bouche bâinte, il lui tapa doucement sur la joue.

— Allons, ma fille, continue ton chemin, et puisque le fourrage est plus épais vers la maison de la vieille, ne crains pas d'y aller ; il ne t'arrivera rien, c'est moi qui t'en réponds.

Elle appela ses bêtes et s'engagea dans le sentier qu'elle contourna bientôt, tandis que le jeune homme rentrait à la ferme.

André Abelin avait vingt-deux ans. C'était un beau et robuste gars de retour au pays depuis une quinzaine, après un séjour de quelques années dans une école d'agriculture.

Grand, bien taillé, avec des yeux intelli-